

HENRY CAREY

# COMME UN GUERRIER...

ROMAN

ÉDITIONS AO  
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : Pixabay (libre de droits)

Photo de Henry Carey (4<sup>e</sup> de couverture) :  
Thierry Tijeras • [www.agencenosterritoires.fr](http://www.agencenosterritoires.fr)

© 2021 Éditions AO-André Odemard

[www.ao-editions.com](http://www.ao-editions.com)

ISBN 978-2-38200-013-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## UN DRAME EN 5 ACTES

Luger .....	9
Mezzogiorno .....	53
Apprentissage .....	89
Scalpel .....	125
Bushido.....	161

LUGER

## 1.

Il est là. Avec sa belle couleur argentée, métallique et froide. Brillant, vigoureux et lumineux malgré son âge avancé. Il approche des quatre-vingts ans, et pourtant il fonctionne encore, aussi bien que lors de ses heures les plus glorieuses. *Deutsche Qualität*, célèbre slogan curieusement inventé par des Français, pleinement revendiqué. Je l'ai hérité de mon père qui tout au long de sa vie l'a entretenu, lustré, graissé et maintenu en parfait état. Ce père qui mérite d'ores et déjà un hommage appuyé, hommage que la république lui a rendu un mois avant sa mort en l'élevant au grade de chevalier de la Légion d'honneur, à titre militaire, des décennies après ses faits d'armes. Il est intéressant de constater ici que les décrets présidentiels concernant cette distinction paraissent plus vite quand il s'agit de millionnaires en short, d'artistes populaires, de politiciens flagorneurs et véreux. Bref, des personnalités sans intérêt dont le seul talent est d'avoir la *hype* et d'être dans le *move*.

Il était entré dans la Résistance à un âge où les adolescents actuels dégomment virtuellement des zombies sur des consoles de jeux. Fuyant la zone libre – qui ne tarderait pas à être envahie –, les privations alimentaires – après un régime de rutabagas, de topinambours et de pommes de terre, ça se comprend – et le risque grandissant d’un séjour prolongé à la prison Saint-Paul de Lyon, il avait rejoint à Paris son frère aîné et son géniteur. Ces derniers, tout juste évadés d’un camp d’internement édifié à l’attention spéciale des sympathisants communistes, s’étaient enrôlés dans un groupuscule FTP-MOI, rendu célèbre par une affiche où « leurs gueules de métèques, de juifs errants et de pâtres grecs » – enfin surtout arméniens, polonais, hongrois, espagnols et italiens – étaient livrées à la vindicte populaire de cette bonne France collaborationniste, grâce à la vulgate nationaliste répétée *ad nauseam* par la *Propagandastaffel*, l’omnipotente agence de com’ de l’époque. Jugé beaucoup trop jeune par le chef de bande, un poète idéaliste amoureux de notre beau pays, de sa langue et de sa culture, ses missions avaient assurément revêtu un caractère crucial. Obéissant aux ordres, il avait parcouru à pied ou à bicyclette les rues de la capitale en transportant dans sa besace armes et munitions, puis surveillé les endroits propices à de futurs attentats. Malgré son teint basané, il ne fut jamais repéré, ni par les soldats de la *Wehrmacht*, ni par ceux de la *Waffen-Schutzstaffel* et encore moins par la prestigieuse et zélée police française, toujours prompte, en ces temps troublés, à interroger ceux qui n’avaient pas le profil adéquat de « bon Français ». Comme le

poète franc-tireur, les soldats du Reich avaient aimé aussi notre beau pays et sa culture, et même si certains n'étaient pas des lettrés, on pouvait au moins leur reconnaître un certain goût envers l'esthétisme, le raffinement et l'épicurisme, culturellement parlant j'entends si on éprouve quelques accointances avec les admirateurs des envolées wagnériennes et tout ce qui va avec. C'était donc fort compréhensible qu'ils eussent montré une certaine mansuétude à l'égard de ce gringalet vêtu de guenilles, dût-il trimbaler un véritable arsenal. Après tout, baguenauder au bras de jolies Parisiennes, et accessoirement les baiser, avait été une position plus enviable que de se retrouver sur le front russe, à se geler les roustons et le reste, attendant une mort aussi certaine qu'inéluctable. Autant laisser leurs vaillantes couilles teutones bien au chaud et dorlotées par des mains et des bouches expertes ! Malheureusement, en raison des activités de ce réseau clandestin, certains avaient connu une mort aussi subite qu'inattendue dans les parcs, leur voiture ou le métro, occis par ces soi-disant terroristes ou libérateurs, tout n'est là encore qu'une question de point de vue. Ils ne combattaient pas le peuple allemand, mais une idéologie. Leurs cibles n'étaient que des nazis en uniforme.

Je crois que c'est à cette époque que mon paternel a développé une passion pour les pistolets. Tout ceci sera évoqué en temps voulu.

Fatalement, plus le nombre de pertes militaires – jamais civiles, c'était un point d'honneur du groupe – avait augmenté, plus la *Kommandantur* avait réclamé des résultats rapides et, si possible, expéditifs. La

prestigieuse et zélée police française, la même que celle évoquée plus haut, avait donc déployé des trésors d'imagination, soudoyé quelques délateurs et, après des interrogatoires dignes de ceux employés par les donneurs d'ordres, avait réussi à capturer et emprisonner les vingt-trois principaux protagonistes dont les portraits « noirs de barbe, hirsutes et menaçants » avaient été placardés sur les murs de l'État vichyste. Par chance, mon dabe, son père et son frère échappèrent à la rafle *in extremis*, prévenus par une passionaria bolchévique, pure et dure, tandis que policiers et miliciens, supplétifs dévoués et fanatiques de la Gestapo, accouraient, s'imaginant les cueillir à l'heure du déjeuner.

Trois fugitifs, c'était beaucoup, surtout à cette époque où la dénonciation était un sport national, spécialement si cela concernait quelques rastaquouères. Même les spécialistes actuels de l'évasion s'accordent sur ce point fondamental. Les deux aînés avaient confié le plus jeune, mon père, aux soins d'une tante, le temps que ma grand-mère, morte d'inquiétude, la pauvre, car elle avait cru reconnaître le visage de son aîné sur un tract, puisse voyager et le ramener au bercail, à Lyon, une fois rassurée de la condition de ses enfants et de son mari. Ce fut donc ainsi que mon papa avait terminé sa première expérience dans l'armée des ombres. Il avait abandonné sa famille et des amis à Paris, des hommes courageux, morts par amour de la France un froid matin de février 1944 – fusillés au fort du Mont-Valérien, sans haine envers le peuple allemand, encensés et célébrés par Aragon – qui lui avaient inculqué le goût du sacri-



fice, de la justice triomphante et le refus de la défaite ou de l'échec.

Le pied à peine posé sur le quai de la gare de Perrache, il avait informé sa mère, une nouvelle fois en pleurs, de son départ dès le lendemain à Vassieux-en-Vercors où il avait entendu que les maquisards se retrouvaient en grande difficulté. Malgré la fougue de ces jeunes hommes insuffisamment armés, leur inexpérience s'avéra fatale face à des combattants aguerris. La plupart furent anéantis pendant l'offensive de juillet 1944. Blessé, mon père était parvenu à rejoindre, avec quelques autres, Romans-sur-Isère. Avec le 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, il avait ensuite participé à la libération de Lyon avant de s'engager officiellement dans la 1<sup>ère</sup> division française libre, de remonter vers l'Alsace puis de s'établir, tranquille, à Baden-Baden en pleine zone d'occupation française en Allemagne, où il avait pu profiter en toute oisiveté de l'hospitalité légendaire des *Mädchen* de la Forêt-Noire.

J'abrège volontairement son parcours et passe sous silence ses aptitudes de mitrailleur hors pair et de sa capacité à faire mouche à chaque tir, toujours est-il qu'une fois démobilisé, il était revenu au foyer familial avec un trésor de guerre constitué de plusieurs armes estampillées Mauser qu'il avait revendues, à la sauvette, à ceux qui pourchassaient encore les félons, miliciens et collabos, qui s'étaient évertués à passer inaperçus. Il n'avait réservé à son usage personnel, si j'ose dire, qu'un Luger P08 9 mm Parabellum, emprunté sur le cadavre d'un *Hauptmann* de la *Wehrmacht* qui s'était trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, avec un stock de munitions lar-

gement suffisant. Puisque la justice, au sortir de la guerre, s'était montrée plutôt conciliante, indulgente, magnanime – n'avait-on pas rasé de pauvres femmes en place publique sans le moindre procès ? – il avait réglé quelques comptes à son retour, sans pardon envers les résipiscents qui avaient nui à sa famille sous l'Occupation, et légué à la postérité familiale son bien le plus précieux, juste au cas où. Il va de soi que j'en ai appris le maniement relativement jeune. D'abord surpris par la détonation assourdissante puis par le mouvement de recul, mes premiers tirs avaient été calamiteux. Progressivement, et sur les conseils d'un expert, j'avais mieux dompté son caractère impétueux et sa gâchette m'avait obéi avec soumission. À 12 ans, j'avais appris à le démonter, entretenir chacune de ses pièces et le remonter. La relève était définitivement assurée.

Le Luger est posé là. Devant moi. Sur la table. Chargé. Une balle engagée dans la culasse. Le cran de sûreté relâché. Prêt à l'emploi. Il côtoie un livre de Houellebecq et je ne sais pas encore lequel de ces deux objets deviendra le catalyseur de mon suicide.

### 3.

Le Luger a une très longue histoire qu'il est inutile de détailler dès à présent, ce n'est pas le but recherché. Je précise juste que, puisqu'il équipait les officiers du Reich, il était le trophée attitré des soldats alliés, à l'instar d'un *guntō* japonais très prisé des *marines* combattant dans les îles du Pacifique. Toutefois, ce pistolet emblématique mérite quelques éclaircissements quant à son utilisation, afin que les béotiens comprennent la subtilité de son maniement.

Sa principale caractéristique vient de la présence d'une pièce coulissante, indispensable au chargement. C'est donc un pistolet semi-automatique tirant au coup par coup dont le rechargement utilise l'énergie produite par le recul qui, je peux l'assurer, est phénoménal lorsqu'un néophyte se l'approprie sans préparation. Il présente aussi la particularité de pouvoir être transformé en carabine avec une crosse amovible et d'être accompagné d'une multitude d'accessoires, dont un silencieux qui se révélera fort utile et pertinent en certaines circonstances. Je mentionne juste une dernière anecdote, plutôt cocasse. À la fin

de la guerre, les usines qui produisaient les Luger furent occupées par la France et étaient situées non loin du lieu de stationnement de mon père. La boucle ainsi bouclée, voici donc comment il avait pu soustraire quantité de revolvers, d'accessoires et de munitions à la fin de son service actif.

Bien entendu, mon papa s'était réservé les plus belles pièces et, estimant que j'avais atteint l'âge requis, me pria de l'accompagner le jour de mon douzième anniversaire dans le garage du pavillon familial où il me montra son trésor et les éléments qui l'accompagnaient, protégés chacun par un emplacement sur mesure en mousse dans une élégante mallette en cuir. Je me souviens encore de la certitude absolue que j'avais éprouvée alors, du genre de celle que l'on ne ressent qu'une fois dans sa vie. En l'effleurant, des frissons avaient d'abord parcouru mon avant-bras. Sous l'effet de l'influx nerveux, la chair de poule avait gagné l'ensemble de mon anatomie. Lors de mes études de médecine, détail de ma vie sur lequel je reviendrai, j'apprendrai que ce réflexe pilo-érecteur sert uniquement à réguler la température interne face à des situations telles que le froid, le stress, la peur, voire l'orgasme. Il n'y avait aucune raison que les trois premiers facteurs influassent sur mon état; je me trouvais chez moi, en confiance et protégé. Il était donc indubitable que mes caresses sur le corps inerte, froid et métallique de cette arme m'avaient fasciné à un point tel que j'en avais éprouvé une excitation incontrôlée, ostentatoire et vigoureuse. J'avais compris ce jour-là que rien ne me donnerait autant de plaisir que manipuler et dompter cet

objet qui, j'en étais déjà convaincu, illuminerait le chemin funèbre de ma vie. Avec un sourire non feint, je m'étais tourné vers mon père :

– Papa, tu m'expliques comment on s'en sert ?

– Ne sois pas pressé, mon grand. Avant de tirer, il faut que tu apprennes à le démonter complètement, puis le remonter sans te tromper. Quand tu maîtriseras cela les yeux fermés, alors je t'initierai au tir. D'abord, tu dois apprendre le nom de chacune de ses pièces.

Il avait alors extrait le Luger de son compartiment, l'avait posé sur un établi puis avec une dextérité déconcertante l'avait mis à nu et étalé chaque pièce bien en évidence sur un torchon propre.

– Avant de démonter toute arme, c'est vital de t'assurer que le chargeur est retiré et qu'il n'y a pas de balle engagée dans la chambre. Ensuite, n'oublie jamais que son entretien doit être un réflexe. Graisser ses composants essentiels est primordial si tu veux lui garantir une longue vie et éviter qu'elle ne te pète à la gueule. Le moindre ressort a son importance, surtout celui-ci.

Il avait isolé un ensemble de composants.

– Ces éléments constituent le percuteur. Mais, procédons dans l'ordre. Tu remarqueras que la poignée est inclinée. Cela facilite la prise en main. Juste à côté, porte ton attention sur ce petit levier. C'est la sécurité. Quand elle est enlevée, c'est-à-dire en position basse, l'arme est prête à l'emploi. Au contraire, en position médiane, le pistolet est verrouillé et tu ne peux pas tirer. C'est la première chose que tu dois vérifier. Tu comprends ?

J'avais acquiescé gravement. Il avait repris sa démonstration magistrale, en n'omettant aucun des composants qu'il exhibait.

– Bien. Les balles sont introduites dans le chargeur qui va se loger dans la poignée. Sous l'effet de la grenouillère que tu devras activer manuellement, la munition est transférée dans la chambre et la culasse, par l'intermédiaire d'un jeu d'axes, se verrouille. En pressant la détente, le percuteur entre en action. Le canon recule de quelques millimètres, et la culasse amorce un mouvement en arrière, ce qui conduit à l'éjection de la douille. C'est à ce moment que tu dois être attentif au mouvement de recul. Un officier, très érudit, m'en avait expliqué le principe physique. En gros, c'est une poussée inverse à celle du projectile. Quand tu seras plus grand et plus costaud, je t'apprendrai comment épauler le Luger. Ainsi, avec ta masse couplée à la sienne, tu réduiras non seulement ce recul, mais aussi les risques de te blesser, en tombant ou en te cassant la clavicule, tout en améliorant la précision de ton tir.

– Oui, papa, avais-je obéi en soupirant.

– Tranquille ! Nous avons tout le temps. Je reprends mon explication. Quand la douille est éjectée, la chambre est prête à recevoir une nouvelle cartouche, tout ceci grâce à ce ressort qui va tout remettre en place, d'où son importance. As-tu tout compris ?

– Parfaitement, papa. À quelle fréquence doit-on le graisser ?

– Entre un mois dans le cas d'un usage intensif à un an maximum s'il reste inutilisé. N'oublie jamais

de le protéger de la chaleur et de l'humidité afin de le préserver de l'oxydation.

– Et que se passe-t-il si une pièce est défectueuse ? Un ressort qui lâche, par exemple.

– Je suis revenu avec un stock de pièces détachées qui s'épuisera un jour. Heureusement, je connais un bon armurier qui peut me fournir sous le manteau.

– Tu as déjà tué quelqu'un avec ?

– Jamais de la vie ! m'avait-il répondu avec une œillade complice.

Nous avons longuement ri et mon père avait décrété la fin de la première leçon. Il avait remonté l'arme puis l'avait rangée précautionneusement dans son écrin.

– La semaine prochaine, ce sera toi qui le démonteras. Je te montrerai tous les gestes à accomplir.

J'avais éprouvé une immense fierté, l'expectative me paraissait insupportable. Cependant, le simple fait d'imaginer le toucher, le déshabiller, le posséder avait accru mon désir. Je ne m'étais même pas aperçu que ma mère nous avait attendus sur le seuil de la cuisine, lançant un regard hostile à son mari, annonciateur d'une terrible dispute. Je m'étais enfui dans ma chambre où, loin du tumulte, je pourrais soulager un impérieux besoin.